

Musulmans de Bosnie : l'identité impossible

Yan de Kerorguen*

Oh combien il est étrange qu'ici
dans notre pays, dans ce coin d'Europe
On m'appelle Hamza.

Hamza HUMO

« QUEL EST L'IDIOT qui a donné le nom de "Musulman", se demande l'illustre poète bosniaque Abdulah Cidran. Celui-là nous a condamnés à mort. Quelle bêtise ! Les Croates ne s'appellent pas "Catholiques" et les Serbes ne s'appellent pas non plus "Orthodoxes". »

Tragique méprise que la naissance de cette nation, survenue un jour de 1971. Situation inédite, presque incroyable. C'est la première fois dans l'histoire qu'on date la naissance d'un peuple. C'est aussi la première fois qu'on « bricole » une nation « musulmane », en plein XX^e siècle, à partir d'un groupe régional de citoyens. Des Slaves, de base religieuse, mais souvent laïques, vivant en Bosnie, dont l'histoire s'entremêle avec celle des envahisseurs ottomans et des minarets. Soyons précis : le nom de Musulman (avec une majuscule) désigne, en Yougoslavie, un citoyen de confession musulmane ou athée, appartenant à la nation musulmane. Il diffère du terme de musulman qui spécifie en Yougoslavie, comme ailleurs, une personne pratiquant l'islam, quelle que soit son appartenance ethnique ou nationale.

* Secrétaire de ICE (Initiative citoyens en Europe), a récemment publié dans *Esprit* (novembre 1992) « Une petite guerre mondiale a commencé », voyage en Bosnie.

Les identifications dangereuses

Avant cette date, les Slaves de Bosnie convertis à l'islam avaient eu droit à toutes les appellations : certains crurent bon de les appeler « Turcs », tout en les distinguant des Ottomans. Une idée bien mal inspirée, qui a servi de prétexte aux nationalistes serbes de Milošević et de Karadžić pour justifier leur « sainte guerre orthodoxe ». S'il est juste qu'on ne peut jeter aux orties 400 ans d'influence turque et qu'on peut, à juste titre, se reconnaître dans la beauté des mosquées, la présence physique de populations turques a été trop marginale pour qu'elle puisse suggérer un sentiment d'appartenance turc de la part des Bosniaques islamisés. Enfin, ce serait faire oublier qu'en 1830, ces derniers se révoltèrent contre le sultan et qu'un autre soulèvement se produisit en 1875, inaugurant une longue lutte pour l'émancipation des peuples de Bosnie-Herzégovine.

Après la Seconde Guerre mondiale, certains Bosniaques islamisés jugèrent préférable de se déclarer « Yougoslaves indéterminés ». A cette époque la catégorie nationale « musulmane » n'existait pas. Mais chaque personne pouvait déclarer librement sa nationalité. Un choix dicté aussi bien par des considérations politiques que par des intérêts personnels ou des convictions religieuses. Beaucoup de parents refusaient de donner des prénoms orientaux à leurs enfants. Il était préférable de cacher son origine musulmane. Car l'histoire officielle de la Yougoslavie, c'était celle des Serbes. Et pour mener carrière, il valait mieux s'y conformer. On avait plus de chance de laisser son nom dans les livres. A Sarajevo où vit une majorité de Musulmans (51 % contre 26 % de Serbes), la plupart des rues portent d'ailleurs le nom de héros serbes. C'est ainsi que certains Musulmans se dirent serbes. Comme l'écrivain (Mehmet) Selimović, auteur du célèbre roman *le Derviche et la Mort*, qui a « serbisé » son prénom en Mesa. Ce fut aussi le cas d'Alija Izetbegović, avant la Seconde Guerre mondiale.

Il faut préciser que la pression d'un choix à faire a toujours été très forte. Depuis le siècle dernier, les historiens et les politiciens serbes et croates n'ont cessé de pousser les Slaves islamisés de Bosnie à faire un choix. Ainsi le réformateur serbe Vuk Karadžić (1787-1864), qui a cherché à « scientifier la serbitude », expliquait-il que les musulmans, peu éduqués, devaient devenir Serbes. Car ce n'est qu'en se déterminant comme Serbes ou comme Croates (selon le côté dans lequel on se place) que la Bosnie pouvait être partagée. L'imbrication des choix religieux puis nationaux était trop forte pour que la césure se fasse sans dommages. Ceux qui créeront, au milieu du siècle dernier, la Constitution serbe soutiendront que le Moyen Âge

bosniaque est serbe et que parmi les Musulmans, la plupart sont des Serbes islamisés. Tandis que ceux qui fonderont la nation croate prétexteront que l'Église de Bosnie, dont est issue une bonne part de la culture bosniaque, étant historiquement lié au catholicisme, la Bosnie est donc croate et les Musulmans représentent la « fleur de la nation croate ». Mais les deux constitutions sont d'accord pour dire alors que les Slaves ayant fait le choix religieux de l'islam ne peuvent se constituer comme nation sur la base de leur religion. Contrairement à ce que les Croates (Slaves catholiques) et les Serbes (Slaves orthodoxes) ont fait pour eux-mêmes. Comme le rappelle Paul Garde¹, la différence entre ces deux derniers réside dans le fait que « les Croates ont plus conscience d'appartenir à un territoire et les Serbes à une ethnie ». Les Slovènes, en contact avec la sphère d'influence germanique, se percevaient plus comme des Slaves du nord et leur catholicisme avait des accents protestants.

Pendant la période du « Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes », à partir de 1918, les Slaves islamisés n'eurent pas le droit de devenir membres du pouvoir. En 1919, ils fondent l'organisation des musulmans yougoslaves et rejettent l'idée d'une nation musulmane. Sous l'autorité du Reis ul-uléma, l'islam est revu et corrigé dans un souci d'ouverture. On enlève le tchador et le fez, on abandonne l'idée de califat et on regarde, d'un air intéressé, la naissance de la Turquie laïque. L'autonomie culturelle demeurera jusqu'à 1945. Mais la pression continuera de s'exercer sur eux. Certains crurent bon de se déclarer Croates ou Serbes, pour ne pas être en reste dans cette nouvelle communauté. On aboutit alors à des situations étonnantes. Par exemple, le chef du parti musulman d'entre les deux guerres, Mehmed Spaho, se détermine comme Croate. Son frère Mustafa se déclare Serbe. Le troisième frère Fehim était le Reis ul-uléma. Quand, en 1939, le Croate Macek et le Serbe Cvetkovic décident de couper la Bosnie en deux, ils ne s'embarassent pas de considérations humaines. Ils prennent la carte et font le calcul suivant. Devient serbe toute partie du territoire où la majorité relative des habitants est serbe. Devient croate, toute partie où la majorité est croate. Mais dans ce partage, les musulmans n'existent pas. De sorte qu'un territoire composé à 45 % de musulmans, de 30 % de Serbes et de 25 % de Croates devient automatiquement serbe. C'est à peu près sur cette base géographique et comptable qu'a été dessiné le plan Vance-Owen, lequel a conduit à détruire l'alliance entre l'armée du HVO (croate d'Herzégovine) et l'armée bosniaque.

1. *In Vie et mort de la Yougoslavie*, Fayard, 1992.

On le voit, les Bosniaques islamisés ont été confrontés plusieurs fois à des choix peu satisfaisants qui ont contribué à empoisonner leur existence : soit se reconnaître dans une identité, prétendument originelle, serbe ou croate ; soit faire de l'influence turque quatre fois séculaire un refuge identitaire, soit se reposer sur une « indétermination yougoslave » ou bien revendiquer la nationalisation de leur religion. Politiquement, cette fois ! Ce qu'ils ont fait ouvertement à partir de 1961, lorsque certains d'entre eux se déclarent « ethniquement » comme tels. La réaffirmation islamique se concrétisa par des constructions de mosquées et d'écoles coraniques. A partir de 1971 enfin, le terme de Musulman recouvre une catégorie nationale à part entière. Bien entendu, cette création de l'être musulman ne fait pas que des heureux. Par exemple, Esad Cemic, le plus grand sociologue des religions en Bosnie : « Je suis Croate », n'a-t-il pas hésité à affirmer, lors de la reconnaissance des Musulmans, pour marquer son opposition. Vingt ans plus tard, à la question provocante d'un journaliste qui lui demandait quelle était aujourd'hui sa nationalité, il répondit : « Je ne peux pas vous dire. C'est comme si vous me demandiez quand j'ai fait l'amour la dernière fois. »

Comme nous allons le voir, la plupart des raisons qui ont conduit certains Slaves à épouser la religion islamique puis à prendre la nationalité musulmane ne furent pas des raisons relevant d'un quelconque repli identitaire mais des raisons tantôt opportunistes, tantôt obligées, parfois confuses, parfois naïves. Mais aussi guidées par des processus d'identification esthétique avec l'héritage culturel ottoman dont la présence et la beauté ont fasciné plus d'un touriste. Comment ne pas être hanté par un legs spirituel aussi impressionnant ? Le nom de Musulman prend ici le sens d'une valeur d'usage. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cela ne leur a pas porté bonheur. Devenir Musulman « par défaut » ne pouvait qu'entraîner la convoitise des nations qui raisonnent par excès de grandeur. Ce qui est souvent le cas des petites nations qui se sentent méprisées. Ce malentendu fondamental, issu d'une « religion » devenant improprement « nation », a condamné ceux qui sont devenus les Musulmans de Bosnie à la solitude et à beaucoup de maladresse et d'indécision, dont le président Izetbegovic est une des incarnations. Cruelle ironie : ces derniers sont victimes d'une purification ethnique pour un statut ethnique qui n'existe pas, victimes surtout de porter un nom très encombrant. Comme le souligne Abdulah Cidran, le jour où les Musulmans de Bosnie ont accepté, parfois contre leur gré, d'adopter le statut national de Musulmans, leur mort était annoncée. D'abord par leurs voisins croates et serbes, en « se faisant la guerre entre Serbes et Croates jusqu'au dernier Musulman » (expression courante). Ensuite par l'Europe qui, comme le pense Jean Baudrillard

« se refait une réalité, là où ça saigne² », en important l'énergie du malheur bosniaque. L'appel de l'Orient, le besoin d'Orient, puis le rejet de l'Orient n'a-t-il pas toujours été la tentation de ceux qui n'ont plus guère de projet de société ?

Le commerce libéral

Les siècles ont tellement marqué de leur empreinte le sol bosniaque que l'on peut se demander, comme le fait le grand écrivain Mesa Selimovic, si c'est « par hasard que l'on y est tellement doux et cruel, attendri et dur, joyeux et triste, toujours prêt à surprendre, même nous-mêmes ? Est-ce un hasard si l'on se cache derrière l'amour, seule certitude dans l'incertitude ? »

Certitude géographique : on sait que Sarajevo et la Bosnie ont représenté l'un des principaux carrefours commerciaux entre Orient et Occident. Située à la périphérie des empires, constamment ouverte aux influences européennes et balkaniques, l'identité bosniaque, depuis les rois Kulin, Komnen, Tvsko, s'est développée « libéralement », au sens commercial du terme. Les Bosniaques en tiraient le meilleur profit. Cette position géo-économique est capitale pour toucher du doigt la question de l'origine à laquelle sont confrontés les Musulmans de Bosnie. Du règne de Kulin (1180-1204) jusqu'à l'arrivée des Ottomans (1463), le royaume de Bosnie était considéré comme une zone tampon entre l'Occident et l'Orient, qu'il fallait conserver comme telle pour faciliter le commerce. Une sorte de Suisse moyenâgeuse en somme, dotée de privilège, avec un alphabet spécial – le Bosancica. Les habitants de ce royaume s'appelaient les « Bosniaques » (le mot apparaît en 1166). Au temps du roi Tvsko (1353-1391), ils combattirent avec les Serbes du prince Lazare contre l'armée ottomane. Ce royaume possédait en outre une Église particulière : l'Église de Bosnie. Même si la filiation reste discutée, il n'en demeure pas moins que cette Église, tout comme le roi Tvsko, fait partie des identités revendiquées par un grand nombre de Bosniaques islamisés, refusant la version croate et la version serbe de leur origine. *Un mot sur cette Église. Persécutée par Rome et par les rois de Hongrie*, elle se distinguait par son refus de toute hiérarchie. Les inscriptions retrouvées sur les stèles de ces croyants parlent davantage de paix et de silence que de guerres opiniâtres. Les pressions permanentes exercées par les souverains hongrois et croates rapprochèrent, plus tard, ces hérétiques des Turcs dont ils prirent bientôt la religion, plus par commodité que par foi, car l'islam

2. *Libération* du 7 janvier 1994.

accordait toutes sortes de protections aux nouveaux convertis et pouvait leur apporter la possibilité d'exercer un rôle politique ou administratif, avec une relative autonomie. C'était surtout, à l'origine, le seul moyen pour les populations médiévales slaves d'échapper aux persécutions des Églises catholiques et orthodoxes. Elles s'en servirent comme d'un ciment, économique autant que religieux, pour construire une identité propre et prirent avec la pratique religieuse beaucoup de liberté. Au XVII^e siècle, ils s'inventèrent une langue qui a la caractéristique de dissimuler plus que de communiquer, procédant souvent par jeux de mots, sous-entendus et énigmes. Ethniquement parlant, ils étaient des Slaves du sud, tout comme les petits peuples qui essaïmaient dans les Balkans à cette époque : les Croates, les Dalmates, les Bulgares, les Serbes. Mais la géographie et le commerce les incitaient à des changements d'étiquette momentanés. Ainsi, le roi Tvrtko pour ménager ses bonnes relations avec les diverses autorités religieuses changea-t-il de religion. Cette position opportuniste poursuivra les Bosniaques islamisés jusqu'au XX^e siècle et pèsera d'un poids considérable dans le jugement qui sera porté sur eux.

C'est Tito qui a fait la promotion sociale du groupe musulman en Bosnie-Herzégovine, à partir des années 1960. Alexandre Popovic, dans un fascicule sur *les Musulmans yougoslaves*³, rédigé avant la guerre en Bosnie, soutient que les Musulmans ont bénéficié d'avantages énormes pendant les 45 ans de communisme. « Les musulmans et les Musulmans de Bosnie-Herzégovine, écrit-il, sont évidemment parfaitement conscients du fait que l'État impie leur a permis d'obtenir une situation qu'aucun autre régime n'aurait pu leur apporter. Il n'est donc nullement étonnant de les voir représenter l'un des principaux bastions du régime communiste yougoslave actuel. » Si l'on peut dire cela des instances dirigeantes musulmanes, on peut dire cela de tout l'appareil politique yougoslave, quelle que soit la coloration nationale de ses dirigeants. Reconnaissons, pour garder la mesure, que le seul des dirigeants actuels des républiques de l'ex-Yougoslavie qui n'ait jamais été communiste est Alija Izetbegovic, le chef de l'état bosniaque. Le défaut de Popovic, c'est qu'obsédé par l'idée d'une « collaboration » des Musulmans avec « l'État impie communiste », il cède à l'amalgame en faisant de l'islam un système totalitaire et par voie de conséquence, il surestime, pour tenir son cap, l'islamisation des Musulmans de Bosnie. Que l'islam soit une religion globale ne signifie pas qu'elle soit totale. En outre, les Musulmans de Bosnie ne forment pas une communauté homogène. Il y a ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, il y a ceux des

3. Éd. L'Age d'homme, 1990.

grandes villes (laïques en majorité) et ceux des villages. Et toujours ceux qui préfèrent se dire Bosniaques (la majorité) ou Yougoslaves (de moins en moins) ou Serbes et Croates (très rares). Il y a aujourd'hui deux nouvelles catégories de Bosniaques, le peuple des assiégés et le peuple des réfugiés.

Certitude parmi les incertitudes, les Slaves islamisés ont toujours cherché à composer avec le pouvoir en place, mais toujours en préservant une certaine autonomie. C'était vrai avec la Sublime Porte, c'était aussi vrai sous l'Empire austro-hongrois, dans le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes et sous Tito. Qualifiés d'opportunistes ou de suppôts des États impies, les Slaves islamisés ont surtout fait preuve d'un pragmatisme de conjoncture dont ils ont régulièrement payé le prix.

Souvenir de Butmir. Printemps 1993

A Butmir, petite banlieue de Sarajevo, il n'y a plus que des Musulmans. Une mosquée ébranlée, des fenêtres calfeutrées et une petite communauté d'un millier de personnes, coincée entre les lignes serbes : Illidza à gauche et Kotorac à droite. Le quartier s'étire le long de l'aéroport, soumis aux tirs incessants des Serbes. A 300 mètres, en face, on peut voir la Forpronu s'activer autour des avions cargos qu'on décharge. A chaque extrémité de la piste, les artilleurs tchetsniks attendent. C'est dans la nuit que les habitants voulant échapper au siège de la ville essayent de traverser la piste et rejoindre Butmir, première porte vers une possible liberté. Échappée suicidaire, bien souvent. Il y a une chance sur trois d'y laisser sa peau. Cela dépend en fait de l'humeur des miliciens serbes, de l'alcool et des cigarettes. Butmir, c'est aussi des tranchées et des maisons éventrées à partir desquelles les tireurs de l'armée bosniaque tentent sans relâche de détruire les postes d'artillerie ennemis.

Juste devant la mosquée et le cimetière, se trouve la maison de Suada. Comme Nermina et Amira, ses voisines, elle est une des « mères » de Butmir. Le fils de Suada est dans l'armée bosniaque, postée sur le mont Igman, juste derrière. Sa fille flirte avec un jeune soldat de 18 ans, déjà marquée par des cicatrices. La cave de sa maison sert de club pour les jeunes. Tout le monde y fume, blotti dans 15 m², envahis par un immense matelas. Un petit réchaud dans un coin pour le café turc, une petite table et une télévision. Suada soigne sa petite communauté. Elle a recueilli deux adolescentes de Visegrad, Amra et Azera. Les deux sœurs ont vécu l'enfer. Un enfer qui pourrait surprendre Butmir, pendant la nuit. Les Serbes, qui

sont à 500 mètres, ont tenté de s'en emparer à trois reprises. Mais ils ont été repoussés. Malgré la menace du massacre qui pèse sur la petite bourgade, on trouve le goût de vivre et de plaisanter. « Voir des étrangers nous raccroche au monde normal, nous ne sommes pas encore tout à fait des animaux », dit Suada. A Butmir, il n'y a plus que des Musulmans, mais toutes les femmes se disent Bosniaques. L'une d'entre elles s'excuse même de porter le tchador. Son mari vient de mourir et elle ne fait que porter le deuil. Dans quelques jours, elle enlèvera le foulard. Les mères de Butmir ne connaissent ni l'esprit de revanche, ni l'humiliation qui transpirent sur le front des jeunes soldats. Et même si elles n'y croient plus beaucoup, elles rêvent encore d'une vie ensemble, avec les Serbes. « Les jeunes, eux, ils sont en train de perdre leurs illusions. Ils sont comme des orphelins. »

Par exemple, Emir. Il a 22 ans, l'âge de la nation musulmane ! Orphelin, il l'est triplement. Premièrement par sa « nationalité ». Comme tous les Musulmans de Bosnie, il appartient au seul peuple qui n'a pas d'institution nationale, ni de république-mère de repli. Deuxièmement, par l'absence de famille. Ses parents ont disparu, l'un avant la guerre, l'autre pendant la guerre. Troisièmement, il est orphelin d'idéal, son pays est en train de disparaître, avec ses illusions d'appartenir à l'Europe. Ne lui reste qu'une alternative : se réfugier dans le cynisme absolu ou trouver refuge auprès de Dieu et devenir musulman malgré lui.

L'isolement

L'écrivain Midhat Begic (1911-1983) est un des rares intellectuels à avoir posé la question du trouble identitaire « orphelin » des intellectuels musulmans. Dans une parution récente réunissant un ensemble de ses travaux⁴, un des articles est directement consacré à ce sujet. L'auteur, qui est laïque et agnostique, vient d'une famille musulmane traditionnelle, mais il est, comme l'explique le maître d'œuvre de cet ouvrage, Predrag Matvejevic, un partisan de l'unité des Slaves du sud et en même temps un esprit européen, bien placé pour exprimer la difficulté d'être un Musulman : « La seule appartenance à la Bosnie n'apportait pas à l'intellectuel musulman une investiture nationale. Il restait classifié par sa religion aux yeux des autres comme aux siens propres. C'est pourquoi la question de son identité demeure au cœur de son malaise, un problème que ni son adhésion à d'autres appartenances nationales, ni même son intégration

4. *La Bosnie. Carrefour d'identités culturelles*, Éd. L'Esprit des péninsules, 1994.

au style de civilisation et de vie européenne n'ont jamais pu résoudre. » Orphelins, solitaires, sans livre qui relate leur histoire, sans institution nationale, les Musulmans n'ont pas d'État derrière eux. Et les poèmes qu'ils écrivent n'ont jamais été publiés comme poèmes d'expression musulmane, à la différence des poèmes serbes et croates.

Le seul livre qui ait été consacré entièrement aux Musulmans de Bosnie est pratiquement inconnu des lecteurs. Il s'agit des *Musulmans : de la tradition à l'identité*⁵, écrit par un professeur de l'université de Sarajevo, Muhamed Hadzizahic. Le livre fut enterré et son auteur exclu de la vie publique. Il mourut deux ans après la parution. Hadzizahic démontre de manière très documentée qu'à l'origine, rien ne différencie les Serbes, les Croates et les Bosniaques. Excepté la religion. Pour ce dernier, l'histoire de la Bosnie est marquée par l'impossibilité de trouver une unité nationale, tant les classes et les confessions sont nombreuses. La religion a tout divisé. Les Bosniaques ayant choisi l'orthodoxie ont trouvé un soutien auprès des Serbes et se sont appelés Serbes (de Bosnie) tandis que les Bosniaques catholiques s'appuyaient sur la Croatie. Ces deux nations, de même origine, se sont d'ailleurs constituées à partir d'options religieuses. Les musulmans, eux, n'avaient pas ce soutien d'un pays référent. On comprendra dans ces conditions qu'ils n'éprouvent pas d'émotion nationale, mais seulement religieuse. Toutes les manifestations de leur identité ne seront que religieuses, rarement politiques. Être musulman se résumera à une affaire domestique, une histoire intérieure liée à la maison, à la famille. « De la maison et de la famille, ils firent un culte où se manifestait toute la vitalité qu'ils ne pouvaient dépenser ailleurs. [...] Cela entraînait en même temps une répugnance aux activités publiques, car il n'y avait là pour les Musulmans aucune perspective véritable. » Un jugement un peu excessif de la part de Mesa Selimovic qui a souvent tracé un portrait assez déprimant de l'identité musulmane mais qui en a le mieux exprimé la solitude : « Aucun groupe dans l'histoire n'est demeuré plus solitaire que les Musulmans de Bosnie. Rangés de force aux côtés de l'occupant (turc), ils l'exécraient car leurs routes divergeaient. Ils ne pouvaient se joindre aux autres qu'en souhaitant la fin de l'Empire turc. Mais la fin de l'Empire turc signifiait la fin de ce qu'ils étaient eux-mêmes. Dans cette impasse, la raison ne pouvait offrir aucune solution. Il ne restait que l'inertie et le fatalisme, la soumission ou la résistance. Si l'on ajoute à cela la haine, un sentiment d'insécurité, la peur, la colère, les rebellions des Musulmans, les attaques auxquelles ils étaient en butte de la part

5. Livre en serbo-croate. Bibliothèque de l'université de Nanterre.

de ceux qui haïssaient les Turcs – nous avons là une esquisse de ce pandémonium qui s'appelle la Bosnie et sa population⁶. » Solitaires, parce qu'isolés des frères slaves. Solitaires, un peu à la façon des juifs, également définis par la religion. Comme pour les juifs, ils occupent une place vidée, dont c'est l'essence d'être vidée, mais une place cruciale dans le champ de la culture bosniaque, car originelle, une place expiatoire. Toutefois, à la différence des juifs qui vivent dispersés sur la planète, les Musulmans de Bosnie sont isolés dans des contours définis qu'ils partagent à égalité avec d'autres. Un peu juifs et de plus en plus palestiniens. Emir, l'orphelin de Butmir, fataliste et révolté, disait : « Vous les pays d'Europe, retenez-nous avant que nous devenions totalement islamistes. Faites quelque chose avant que nous devenions les Palestiniens de l'Europe. » Vu de Maastricht, on peut être amené à penser que les Musulmans se posent trop de questions. C'est la principale raison de leurs échecs successifs, depuis l'indépendance de la Bosnie, le 6 avril 1992. Pas facile de résoudre des problèmes d'identité tout en faisant la guerre. « Tout ça c'est de la faute à Ivo Andric », a déclaré un jour Mohamed Philipovic, leader du MBO, un des deux partis musulmans (d'essence laïque et non nationaliste. L'autre est le SDA, parti nationaliste d'Izetbegovic). Dans son roman *le Pont sur la Drina*, le prix Nobel de littérature 1961 donne des Musulmans une image de cruauté. La plupart des personnages sont négatifs, animés par de mauvais sentiments.

À côté de la solitude surgit un autre *leitmotiv* qui intervient dans le trouble identitaire musulman : le phénomène de la trahison. Une vieille histoire, puisqu'à l'origine, les slaves islamisés sont le produit d'une hérésie, ayant « trahi » la chrétienté pour l'islam (comme le disent les Serbes et les Croates). Traîtres d'avoir « épousé » les Turcs ; traîtres d'avoir été les plus fidèles du titisme ; traîtres de nourrir une nostalgie pour la Yougoslavie, pendant laquelle ils étaient tranquilles ; traîtres de n'avoir pas pris parti assez tôt, pendant la guerre de Croatie. Plusieurs chefs (musulmans) de l'armée bosniaque ont été ainsi considérés par les Croates comme de futurs ennemis. Leur tort ? N'avoir pas quitté l'armée fédérale yougoslave à temps et pour certains d'avoir participé à Vukovar. Ce reproche explique en partie l'acharnement avec lequel l'état major du HVO croate, dès le mois d'avril 1993, s'est retourné contre les hommes de Arif Pasalic (général musulman de l'armée bosniaque). Quelques mois plus tôt, ils libéraient Mostar ensemble de la mainmise des fascistes serbes.

6. Cité par Midhat Begic, *la Bosnie. Carrefour d'identités culturelles*, op. cit.

L'indécision

Avec l'arrivée de la guerre, la « diplomatie » traditionnelle des Musulmans de Bosnie s'est transformée en flou artistique. Le jour de la déclaration d'indépendance, nombreux parmi eux ne savaient plus s'ils devaient avancer la carte musulmane nationaliste ou la citoyenneté bosniaque et se demandaient s'ils devaient se réjouir ou pleurer. Ils ont joué alors sur les deux tableaux : bosniaque, pour l'international, musulman, pour le national. Et les erreurs se sont accumulées. Manque de crédibilité du président Izetbegovic qui avait, en son temps, secrètement rêvé d'un petit État islamique. Naïveté dans les négociations, inconstance stratégique, incohérence dans le commandement. Et beaucoup d'indécision, en attendant Godot, le mystérieux individu (l'intervention militaire étrangère) qui doit les sauver et qui ne viendra jamais.

En novembre 1990, lors des élections, une majorité de Bosniaques font l'erreur, lourde de conséquences, de voter pour les représentants de leur propre communauté, au lieu d'élire les partis « citoyens » (non nationalistes). Il faut préciser que sur les listes électorales, les candidats étaient définis par leur nom et leur prénom mais aussi par leur nation d'appartenance. La plupart des électeurs cherchaient tout simplement à estimer ce que pouvait représenter la force de leur nationalité en cas de partition. Ils votèrent comme on se fait recenser. Ils votèrent aussi dans un souci de rejet des élites politiques auxquelles ils avaient été habitués. Ils votèrent enfin par réaction de crispation à l'égard du turbulent réveil du nationalisme serbe. Cette indécision s'explique paradoxalement par une certaine lucidité. Les Musulmans sont sans doute les moins surpris par les massacres dont ils sont victimes. Car ils savaient qu'une seule expression de volonté politique nationale (posséder un territoire) suffirait à embraser le pays. Aussi cherchèrent-ils, le plus qu'ils purent, à préserver des chances de règlement pacifique et furent désarmés par la guerre, peu préparés à se défendre. « Nous ne tolérerons jamais et nous ne devons jamais tolérer que les nations se haïssent, se brouillent, se combattent, au nom de la foi », disait, quelques jours avant le début de la guerre en Bosnie, Jakub Selimovski, le Reis ul-uléma. Un non-engagement que l'on retrouve souvent au cours des siècles. Le poète Muhamed Havaïja (XVII^e siècle) implorait déjà ses frères non musulmans à discuter en paix et à condamner d'une même voix les massacres réciproques. Quel est l'idiot qui a donné le nom de « Musulman » ?

On connaît la suite des événements : la non-intervention des Occidentaux, les massacres et les viols massifs commis par les

Serbes, les camps de prisonniers, les 3,9 millions de réfugiés qui ne retrouveront jamais leur maison, la purification « civile », des tables de négociation pour dupes. Il reste aujourd'hui de la Bosnie un immense camp de réfugiés avec quelques flots non viables, ne pouvant tenir que grâce aux casques bleus. Piètre résultat pour le pouvoir d'Izetbegovic qui a déclaré au mois de mars 1994 : « Nous sommes devenus un peuple adulte. » Adulte peut-être, mais nu et méprisé par des puissances étrangères, ne respectant pas leurs engagements et voulant une paix à n'importe quel prix.

Le temps et l'oubli font leur œuvre. Aujourd'hui la cause bosniaque est de plus en plus salie dans une histoire de « belligérants » où toutes les parties sont interchangeables. Les Occidentaux sont coupables d'avoir fait croire qu'il s'agissait en Bosnie d'une guerre relevant de haines ancestrales. Deux années de bilan montrent qu'en fait de guerre, il s'est surtout agi de meurtre, un meurtre contre les civils, en majorité musulmans. Depuis longtemps les chefs de l'armée fédérale et l'appareil politique serbe se préparaient à un tel exploit. Car aucun d'entre eux ne pouvait supporter l'idée de perdre leurs privilèges. L'occasion a fait le larron, l'occasion de créer cette Grande Serbie si longtemps désirée. Mais pour qu'elle puisse exister, il y avait une entité de trop, même pas un peuple, une religion. Les Musulmans ! L'un des outils de la propagande serbe fut de brandir l'épouvantail islamique en se servant entre autres de la *Déclaration islamique* qu'Izetbegovic avait écrite vingt-quatre ans plus tôt. A lire ce texte dépassé, présenté par les Serbes comme un texte intégriste, on est surpris par la modération réformiste de son auteur. Il se présente comme un pourfendeur du dogmatisme islamique, contre la *charia*, contre « l'amour pathologique d'hommes bornés et arriérés, dont l'étreinte mortelle a quasiment étouffé la pensée encore vivante de l'islam ». L'ignorance faisant le reste du travail, le président de la Bosnie, au fur et à mesure de l'avancée de la guerre, devenait de plus en plus un président musulman.

Après deux ans de guerre, les Bosniaques (formés de 80 % de Musulmans) qui veulent la paix mais dans la liberté, apparaissent comme les fauteurs de troubles (Pétain disait cela des résistants et du général De Gaulle). Que les Bosniaques résistent et gagnent quelques offensives et on les voit en expansionnistes fondamentalistes. Qu'ils tombent sous les balles et ils deviennent de pauvres victimes, juste bons pour la photo. Parlez d'une levée de l'embargo sur les armes et vous êtes une tête brûlée. Parlez de la Bosnie pour rappeler qu'elle est la seule république qui ait mis l'intérêt des citoyens au-dessus des nationalismes et vous devenez un idéaliste. Parlez de la Bosnie comme d'un espace cosmopolite et vous devenez suspect de yougoslavisme.

Musulmans de Bosnie : l'identité impossible

Qu'auraient dû faire les Musulmans de Bosnie ? A lire entre les mots d'Abdulah Cidran, on est tenté : n'aurait-il pas mieux valu qu'ils refusent à jamais cette nationalité empoisonnée ? Peut-être eût-il été préférable que, d'entrée de jeu, l'indépendance arrivant, ils décident de dissoudre cette nationalité si peu significative, en rappelant au monde que le mélange des influences est leur vraie origine, que ce mélange des origines a une réalité historique portant le nom de « bosniaque », et que leur religion reste une affaire intime. Il fallait sans doute beaucoup d'adresse pour faire passer un message laïque à ceux qui, déjà, disaient : qui irait mourir pour un musulman des Balkans ? Pas facile de lever un malentendu. Mais on comprendra aisément que ne voyant pas Godot venir, après tant de massacres, certains s'exclament : « Allah Akhbar ! »

Yan de Kerorguen